

Sous les charmes des néons fluorescents *My Blueberry Nights* de Wong Kar-wai

Stéphane Defoy

Volume 26, numéro 3, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Defoy, S. (2008). Compte rendu de [Sous les charmes des néons fluorescents / *My Blueberry Nights* de Wong Kar-wai]. *Ciné-Bulles*, 26(3), 61–62.

My Blueberry Nights
de Wong Kar-wai

Sous les charmes des néons fluorescents

STÉPHANE DEFOY

Comme plusieurs cinéastes de renommée internationale, Wong Kar-wai s'est laissé tenter par l'aventure américaine. Tournant pour la première fois en anglais, le réalisateur hongkongais accouche d'un film mineur qui porte néanmoins le sceau de sa griffe inimitable. Dans

My Blueberry Nights, il ressasse les mêmes obsessions, celles surtout de ses deux œuvres précédentes, le futuriste **2046** (2004) et le languissant **In the Mood for Love** (2000). Au menu, on retrouve des êtres qui tentent de se rapprocher tout en étant incapable de s'unir, des cœurs en bandoulière et des âmes esseulées incarnés, entre autres, par la chanteuse Norah Jones, qui décroche son premier rôle au grand écran tout en composant l'une des pièces musicales du film, ainsi que Jude Law (**Breaking and Entering**, **Cold Mountain**) en barman compréhensif.

La première partie du film reprend la trame d'un court métrage que le cinéaste a réalisé à ses débuts, un dîner filmé tel un huis clos. Pour son plus récent long métrage, il

a transposé l'action dans un snack-bar où atterrit Elizabeth (Jones), une femme trompée par son amoureux et dont Jeremy (Law) écoute les confidences tout en succombant aux charmes de la malheureuse. Le reste du film illustre le voyage solitaire de la jeune femme faisant escale dans des coins perdus des États-Unis. Délaissant la douce et intemporelle mélancolie chinoise, le réalisateur d'**Happy Together** (1997) façonne cette fois un univers dans lequel il expose une vision simpliste et éculée de l'Amérique profonde. À coups de bagnoles de luxe, de casinos clinquants, de bagarres de rue et de beuveries dans des bars mi-teux, il ressort les clichés d'une Amérique rurale sans foi ni loi. Loin des regards furtifs et des mystères enrobés dans des ambiances vaporeuses qui faisaient le charme



de **In the Mood for Love**, **My Blueberry Nights** est farci de dialogues qui parfois sonnent faux et donnent au film un aspect superficiel. Rarement a-t-on autant parlé — souvent pour dire peu de choses — dans les œuvres précédentes du cinéaste.

Cependant, cette dérive, tant géographique que sentimentale, s'avère teintée d'une légèreté absente de **2046** ou de **Fallen Angels** (1997). **My Blueberry Nights** propose néanmoins des instants délectables, surtout dans le premier chapitre tourné à New York, la nuit, dans un restaurant de quartier. Le cinéaste fait ressortir de cet endroit une atmosphère chaleureuse et accueillante précisément lorsque les deux personnages principaux s'approprient mutuellement, après la fermeture du commerce. Par contre, la chimie entre le personnage d'Elizabeth et les étrangers qu'elle rencontre au cours de son périple n'opère pas toujours. Cela est dû en grande partie au manque de consistance, en matière de profondeur psychologique, des protagonistes secondaires qui sont pourtant incarnés de façon plutôt convaincante par des acteurs de renom tels que Rachel Weisz (**The Constant Gardener**) et Natalie Portman (**Golden State**).

Si l'intrigue n'est pas des plus passionnantes, la griffe du réalisateur s'avère toutefois éloquente sur le plan formel. D'une élégance suprême et d'un style totalement assumé, **My Blueberry Nights** peut aisément être admiré pour sa beauté formelle. Le maniérisme du réalisateur s'affiche dans cette œuvre aérienne et gracieuse au possible. Toujours aussi perfectionniste lorsqu'il s'agit d'étaler son savoir-faire, il use de procédés déjà expérimentés dans ses précédents projets. Ainsi, les mouvements de caméra auxquels on intègre des ralentis hypnotiques sont toujours aussi présents, conférant au film un effet lancinant. Kar-wai utilise également le rayonnement des néons afin de confectionner des éclairages gonflés de halos lumineux donnant un caractère irréel à plusieurs scènes de bars

et de snack-bars. Ainsi, le rose et le vert des lumières fluorescentes ressortent à merveille des ambiances feutrées dans lesquelles le réalisateur prend visiblement plaisir à installer ses histoires de cœurs brisés. Il faut également voir **My Blueberry Nights** pour les magnifiques scènes de nuit, captées par le directeur de la photographie Darius Khondji, qui servent de transitions entre les différents segments. D'ailleurs, ces images d'un New York nocturne ne sont pas sans rappeler l'œuvre la plus réussie du cinéaste, **Chungking Express** (1995), qui avait été filmée dans les ruelles de Hong-Kong aux petites heures du matin alors qu'il travaillait le reste de la journée à d'autres projets.

Dans cette grande poésie de l'image jamais lassante, le cinéaste continue de filmer les femmes avec une envoûtante sensualité. Après l'ensorcelante Maggie Cheung et la pétillante Gong Li, c'est au tour de Norah Jones de faire chavirer les cœurs. Alors qu'on la découvre assoupie au comptoir du snack-bar de Jeremy, un soupçon de crème glacée au bord des lèvres, on est séduit par cette image enchanteresse. Confirmant son raffinement visuel, Wong Kar-wai demeure plus que jamais le spécialiste d'une mise en images toute asiatique et totalement singulière. Il faut maintenant espérer qu'il puisse sortir de la redondance des récits d'amour pur et révolu dans laquelle il patauge depuis le succès international de **In the Mood for Love**. ■

My Blueberry Nights

35 mm / coul. / 95 min / 2007 / fict. / Hong-Kong-France-États-Unis

Réal. : Wong Kar-wai
Scén. : Wong Kar-wai et Lawrence Block
Image : Darius Khondji
Mus. : Ry Cooder
Mont. : William Chang Suk Ping
Prod. : A Jet Tone Films
Dist. : Équinoxe Films
Int. : Norah Jones, Jude Law, Rachel Weisz, Natalie Portman

Redbelt
de David Mamet

La ceinture souillée

OLIVIER THIBODEAU

Un film d'arts martiaux de David Mamet? Le dramaturge a-t-il changé de cap au gré de la brise? Oui et non. Faute de jurisprudence, on pourrait le qualifier de « tragédie martiale ». C'est un bel ovni qui, malheureusement, risque de vite quitter les cieux hollywoodiens, car il y a fort à parier que les spectateurs avides de sensations fortes seront rebutés par son verbiage et sa moralité.

Dans ce film, Chiwetel Ejiofor incarne Mike Terry, un professeur de jiu-jitsu dont la rectitude morale constitue un fardeau dans un monde où règne l'avarice. Par principe, il refuse de compétitionner, bien qu'il pourrait ainsi alléger ses problèmes monétaires. Cette détermination autodestructrice se poursuit jusqu'au jour où le sort l'accable de telle sorte qu'il se trouve forcé de participer contre son gré à un tournoi où les principes premiers des arts martiaux sont dénaturés au profit du spectacle.

Malgré sa narration linéaire, **Redbelt** ne livre pas ses secrets si facilement. C'est avant tout une œuvre symbolique dont les aléas du récit s'inscrivent dans la constatation globale que fait l'auteur : le monde contemporain est corrompu par l'argent. Ce n'est pas là un thème nouveau, mais grâce à lui, on retrouve le Mamet des beaux jours (on pourrait aller jusqu'à affirmer que **Redbelt** est au jiu-jitsu ce que **Glengarry Glen Ross** était à l'immobilier). Qui plus est, puisqu'on applique ce thème aux films d'arts martiaux, une nouvelle dimension se profile. Ainsi, au-delà de la critique sociale qu'il propose, ce film est assorti d'une critique du genre.